

Convertissez-vous et vous vivrez



Très chers frères et sœurs !

La période exceptionnelle que nous vivons depuis plus d'un an est peut-être en train de devenir une période normale. Non pas parce que nous nous habituons aux désagréments et aux difficultés causés par la pandémie, et encore moins à la souffrance de ses victimes, mais parce que nous nous rendons compte que ce temps est la réalité que nous devons traverser, sans la « sauter », et que rien n'est plus normal que la réalité. Mais nous pouvons aussi dire que c'est le caractère exceptionnel même de ce temps qui le rend normal parce que, si nous étions attentifs et conscients, nous nous rendrions compte que la réalité est toujours exceptionnelle, que la réalité est toujours plus exceptionnelle que la normalité dont nous rêvons.

Si nous vivions la réalité de la vie avec la conscience qu'à chaque instant tout est créé et donné par Dieu, nous reconnâtrions que la réalité est toujours un miracle, et nous vivrions avec émerveillement même les temps de crise, en adorant en tout Dieu, Créateur et Père. C'est ainsi que Jésus a vécu chaque moment de sa vie terrestre.

Que nous demande la réalité ?

Lorsque, comme aujourd'hui, la réalité est en crise et révèle son visage dramatique, nous nous rendons compte qu'elle nous demande davantage, qu'elle nous fait ressentir plus fortement sa question, son besoin de sens. Ce n'est pas seulement la réalité des temps de pandémie qui exige une réponse. La réalité humaine est toujours dramatique, elle est toujours une question insistante. La situation de notre Ordre aussi, la situation des communautés et des personnes individuelles, est toujours dramatique, elle est toujours « en crise », et pour cette raison elle nous demande quelque chose. Nous sommes interpellés par la fragilité de nos communautés, par le manque ou le peu de persévérance des vocations, par l'individualisme ou le peu de ferveur, par le peu de joie de beaucoup d'entre nous à vivre notre foi et notre vocation. Mais nous sommes encore plus interpellés par la réalité de tant de fidélité, de tant de capacité de sacrifice et de service, la réalité de tant de sainteté que de nombreux membres de l'Ordre et de toute l'Église vivent de façon cachée.

Quand je rencontre la fidélité héroïque et malgré tout joyeuse de tant de moines et de moniales, de tant de laïcs ou de pasteurs de l'Église, ou même de non-croyants, je ne peux que me sentir sollicité, appelé à une réponse que Dieu me demande, à moi aussi.

Mais quelle est la réponse adéquate à ce défi de la réalité actuelle ?

Tout d'abord, nous devons admettre que la réalité nous demande beaucoup plus que ce que nous, nous pouvons donner ou être. Nous ne sommes pas capables de répondre à la grande et insistante interrogation de la réalité. Alors, que faire ? Prétendre que cette question n'existe pas ? Mais, précisément, le caractère dramatique de la situation actuelle rend de plus en plus difficile d'y échapper. Nous avons besoin de pouvoir donner une réponse qui, même si elle ne vient pas de nous, soit aussi réelle que la réalité qui nous demande tant.

Le temps du Carême, ainsi que les appels insistants du Pape et le témoignage des saints, nous rappellent qu'existe une réponse que nous pouvons exprimer, même sans la posséder. Cette réponse est la **conversion**.

La grâce des grâces

Le pape François termine sa précieuse lettre apostolique *Patris corde*, consacrée à saint Joseph, par une phrase saisissante : « Il ne reste qu'à implorer de saint Joseph la grâce des grâces : notre conversion » (N°7).

Notre conversion est une grâce, et même la grâce des grâces, car elle nous ouvre à tous les dons que Dieu veut nous offrir, jusqu'au don d'être unis à lui pour toujours dans la vie éternelle. « Convertissez-vous et vous vivrez », telle est la promesse que Dieu fait au peuple par l'intermédiaire du prophète Ézéchiël (18,32). Mais notre conversion n'est pas seulement la grâce que nous devons demander : elle est aussi ce que Dieu demande à notre liberté. De fait, au début de sa vie publique, Jésus fait sienne la question que la réalité nous pose, et nous révèle ainsi la réponse que nous sommes appelés à donner : « Convertissez-vous et croyez à l'Évangile ! » (Mc 1,15) ; « Convertissez-vous, car le royaume des Cieux est tout proche ! » (Mt 4,17)

Si nous ne voulons pas laisser sans réponse la réalité qui nous interpelle, si nous ne voulons pas rester passifs et stériles face à la crise mondiale actuelle, il est important que nous accueillions la grâce de la conversion comme une réponse au Christ qui nous permet de réagir à l'ensemble de la réalité.

Prendre au sérieux notre conversion est une énorme responsabilité, car Dieu a mystérieusement placé dans notre conversion la réponse à la question dramatique du monde entier. Toute l'histoire du monachisme chrétien, de saint Antoine le Grand aux saints moines et moniales d'aujourd'hui comme les frères bienheureux de Tibhirine, a toujours été animée par le désir d'embrasser la conversion comme la réponse que le Christ nous permet de recevoir et de transmettre à la demande de sens de l'humanité tout entière. A tel point que saint Benoît en a fait l'un des trois vœux essentiels pour vivre dans un monastère : le vœu de *conversatio morum*, que l'on pourrait peut-être traduire librement par « un chemin commun de conversion de la vie », c'est-à-dire une vie qui, guidée par l'obéissance dans une stabilité communautaire, permet de se convertir constamment à l'Évangile à la suite du Christ Seigneur (cf. RB 58,17).

Peur de se convertir

Lorsque Jésus explique pourquoi il parle en paraboles, il cite un passage d'Isaïe dans lequel la fermeture de ceux qui s'opposent à la révélation de Dieu dans le Christ est expliquée comme une « peur de se convertir » (cf. Mt 13,15 ; Mc 4,12 ; Is 6,10). Saint Paul aussi, face à la résistance des Juifs de Rome, citant les mêmes paroles d'Isaïe, décide de privilégier l'annonce de l'Évangile aux païens (cf. Ac 28,25-28).

D'où vient cette peur de nous convertir, littéralement de « retourner » au Seigneur qui nous sauve et nous guérit ? Nous devons reconnaître qu'elle est souvent présente en chacun de nous et qu'elle bloque parfois le chemin et la liberté de communautés entières.

Pourquoi craignons-nous la conversion ? Peut-être parce que nous ne pensons qu'à nous-mêmes et que nous vivons tout dans l'horizon fermé et exclusif de notre « moi ». La conversion veut briser cette clôture. De fait, se convertir signifie retourner à Celui auquel nous appartenons. Dans la parabole du père miséricordieux de Luc 15, la conversion commence lorsque le fils perdu, jusqu'alors enfermé dans la recherche de soi qui l'avait éloigné de son père et de son frère, comprend que sa vie ne peut renaître que s'il retourne à la maison : « Je me lèverai, j'irai vers mon père » (Lc 15,18). Saint Pierre décrit également la conversion comme un retour des brebis perdues au bon Berger des âmes : « Vous étiez errants comme des brebis ; mais à présent vous êtes retournés vers votre berger, le gardien de vos âmes » (1 P 2,25).

Pourquoi avoir peur de cela ? L'une des raisons est certainement le manque de conscience et d'expérience de la tendresse du Seigneur. Mais c'est seulement en retournant à lui que l'homme peut faire l'expérience de cette bonté miséricordieuse, comme le fils prodigue qui, en rentrant chez lui pour n'être qu'un ouvrier qui reçoit le pain nécessaire, découvre au contraire que sa conversion l'a conduit à une étreinte paternelle débordante de tendresse et de pardon qui lui permet d'être pleinement fils et frère (cf. Lc 15,20-24). La brebis perdue, revenant au bercail, découvre la joie infinie que ressent le berger en la retrouvant (cf. Lc 15,4-7).

Mais ce n'est pas seulement le manque de conscience de la bonté de Dieu qui nous fait craindre la conversion. Souvent, nous ne revenons pas parce que nous avons peur de renoncer à l'autonomie avec laquelle nous imaginons le salut de notre vie. Nous avons peur de faire confiance car nous pensons que la prétention de nous sauver nous-mêmes est pour nous un espace de liberté et d'épanouissement. Grâce à Dieu, l'insatisfaction et le vide que nous ressentons lorsque nous vivons de cette façon nous poussent à sortir de cette fermeture sur nous-mêmes pour commencer à nous confier à un Autre que nous découvrons alors être un bon Berger et un Père. En somme, nous commençons à comprendre que pour être libres, nous avons besoin d'une rédemption que nous ne réalisons pas nous-mêmes. La peur de la conversion n'est surmontée que par notre profond besoin de rédemption.

Transformés par son regard

Lorsque le besoin de salut nous fait retourner, peut-être même seulement physiquement, vers un autre Rédempteur que nous-mêmes et que nous faisons l'expérience d'une nouvelle rencontre avec Lui, un chemin de conversion plus profond s'ouvre pour nous. Il ne s'agit pas seulement de revenir à Dieu mais de nous laisser transformer par sa grâce. Commence alors ce que le Nouveau Testament appelle *metanoia*, c'est-à-dire une transformation de l'esprit, de l'âme, de la pensée et du cœur ; elle change la conception que nous avons de nous-mêmes, de Dieu, des autres et de toute la réalité. Si nous revenons au « berger et gardien de nos âmes » (cf. 1 P 2,25), il nous fait parcourir un chemin de conversion dans lequel l'Esprit transforme notre cœur de pierre en un cœur de chair doux et humble comme le cœur du Nazaréen (cf. Ez 36,26).

Cette conversion du cœur ne devient possible qu'en revenant à Jésus-Christ. Revenir au Seigneur signifie nous retrouver dans l'espace de son regard, de son Visage tourné vers nous, dans l'espace, donc, de sa compassion et de sa consolation, de la miséricorde du Père que Jésus nous transmet, dans l'espace de son amitié. Revenir au Christ signifie nous retrouver dans la relation d'amitié avec le Rédempteur de l'homme. Rien ne peut nous transformer plus et mieux que la Rédemption opérée par le Christ sur la Croix. La Rédemption nous transforme si profondément que nous sommes recréés dans l'amitié filiale avec Dieu.

Revenir à Jésus – mais en réalité c'est toujours lui qui vient à nous et nous cherche même lorsque nous sommes très loin de Dieu – revenir à Jésus permet à sa présence de transformer nos cœurs par un seul regard, comme celui sur Pierre dans la cour du grand prêtre (cf. Lc 22,61-62), et surtout au bord de la mer quand Jésus – qui sait avec quel regard ! – demande à Pierre de L'aimer et de conduire son troupeau avec le cœur nouveau qu'il lui donne (cf. Jn 21,15-17). Dans cette rencontre avec le Rédempteur ressuscité, Pierre se découvre désormais défini par Jésus plutôt que par lui-même et par sa propre misère et infidélité. Il se découvre défini par un amour plus grand que ses limites, son péché, sa trahison et même sa peur de ne pas savoir aimer le Christ et ses frères et sœurs jusqu'à la mort.

C'est dans notre relation avec Jésus que nous sommes vraiment convertis, que nos cœurs sont changés. Non pas par notre propre capacité ou mérite, mais par grâce. Tout notre effort de conversion est de revenir à lui, de nous tourner vers lui, vers Celui qui est déjà tout entier tourné vers nous au point de devenir homme et de prendre sur lui notre mort et notre péché.

Nous devrions penser à cela lorsque nous revenons à tout ce qui rend le Seigneur présent dans nos vies, comme nous y invite saint Benoît en parlant du temps du Carême (RB 49). Par exemple, quand nous revenons à la vie fraternelle de notre communauté, aux sacrements, à la Parole de Dieu, à l'enseignement de l'Église, ou au frère ou à la sœur qui a besoin de nous, au pauvre qui se trouve devant notre porte. Tous ces « retours » au Seigneur nous permettent d'entrer dans l'espace dans lequel il change nos cœurs. Tous ces retours au Rédempteur nous ouvrent à la surprise et au miracle de découvrir que c'est précisément là où nous avons peur d'aller que nous rencontrons Jésus et lui permettons de nous donner un cœur nouveau débordant

d'amour et de joie. C'est la grande surprise pascale des disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous lorsqu'il nous parlait en chemin ? » (Lc 24,32).

Notre offrande dans les mains du Christ

Ce retour au Christ est la véritable offrande de notre vie, et de tout ce que nous vivons. L'offrande chrétienne a toujours un caractère eucharistique, c'est toujours une remise de nous-mêmes, comme le pain et le vin ou comme les cinq pains et les deux poissons, entre les mains du Christ Rédempteur qui nous unit à son offrande au Père pour le salut du monde.

Je racontais récemment à un groupe de personnes engagées dans le monde du travail comment un soir, à la fin d'une de ces journées un peu décousues qui sont assez fréquentes depuis que je suis abbé général, c'est-à-dire ces journées où l'on aurait voulu faire je ne sais quoi, mais où il nous semble n'avoir rien fait parce que le temps a été rongé par mille demandes et sollicitations, de sorte qu'à la fin on se sent coupable et paresseux sans trop savoir pourquoi, bref : à la fin d'une journée de ce genre, je me suis arrêté pour regarder Jésus, en silence, aidé par une statuette en bois d'un Christ de la Passion, assis et pensif, avec un regard intense et interrogateur, que j'ai rapportée de Cracovie il y a des années. J'ai alors compris que l'ordre que je voulais mettre in extremis à ma journée trahissait une mauvaise approche du problème de la vie. J'ai compris – ce n'est pas la première fois, mais à chaque fois que cela m'arrive il me semble le comprendre pour la première fois – j'ai compris que le problème n'est pas que la vie soit organisée, ordonnée ou efficace, mais qu'elle soit *donnée*. Et j'ai compris que pour être vraiment donnée, la vie doit être au Christ, doit lui appartenir, être entre ses mains ou, mais c'est la même chose, dans son Cœur. Parce que le Christ, Dieu, ne retient jamais rien pour lui. Le Christ donne tout, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. S'il me tient, si je lui appartiens, il me donne. Si je suis tout à lui, je suis tout à tous.

La rédemption, ce qui signifie littéralement « rachat », si nous l'acceptons, si nous nous laissons impliquer et pénétrer par elle, fait de nous la propriété du Christ, nous fait siens. Nous devenons les esclaves d'un Seigneur qui ne garde rien pour lui, qui donne tout. Nous devenons esclaves d'un don total, d'une gratuité totale. La rédemption du Christ nous fait accéder à la gratuité de Dieu, à la charité, et donc à une liberté humainement inconcevable.

Faire cette expérience, fruit de la conversion, nous donne une grande liberté, surtout par rapport à la peur de donner notre vie, ou plutôt de la perdre. Dans la crise actuelle, il y a souvent une grande peur de mourir. Par exemple, nous craignons beaucoup, et à juste titre, la disparition de nos communautés de plus en plus fragiles. Mais si nous vivons cela aussi comme une demande de conversion, de retour au Christ pour nous remettre entre ses mains, nous voyons que notre mort est immédiatement un don du Christ, Son don et don de lui-même, et nous pouvons la vivre avec espérance, c'est-à-dire avec la certitude que la semence que Jésus sème dans le champ porte toujours du fruit comme lui seul le sait et le veut. Dans les mains du Christ, nous devenons une semence répandue pour reproduire dans le champ du monde le mystère pascal de la mort et de la résurrection du Seigneur. C'est la seule façon de rendre la vie féconde, féconde pour le Royaume, et de nous permettre de traverser

chaque épreuve et chaque expérience de fragilité avec une paix témoignant du Père plein de bonté qui pense à tout et prend soin de tous.

Comme l'écrit saint Paul aux Romains : « De même, mes frères, vous aussi, vous avez été mis à mort par rapport à la loi de Moïse en raison du corps crucifié du Christ, pour que vous apparteniez à un autre, Celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu » (Rm 7,4).

Unis sur une route toujours ouverte

La disposition à se convertir et à s'offrir nous libère également des erreurs et des fausses attitudes qui nous barrent la route. C'est comme si nous avions toujours une route ouverte devant nous, la route de l'espérance, la route d'une nouveauté, d'un changement toujours possible. La conversion est le chemin nouveau que le Christ ouvre devant nous lorsqu'il nous dit et nous répète tendrement son invitation : « Suis-moi ! »

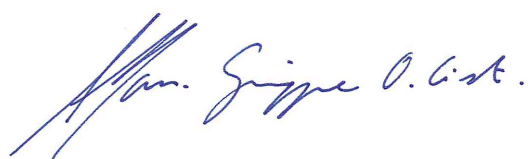
Il est important que nous n'oublions pas que c'est précisément cela qui peut nous rendre unis, en humanité, entre tous les chrétiens, dans l'Église ainsi que dans chaque communauté. Ce n'est pas la perfection qui nous unit mais la conversion. Nous pouvons être unis seulement dans le fait d'être en chemin, tendus vers la perfection de la charité et de la sainteté que nous trouverons tous au Ciel.

La perfection en ce monde est dans la constante conversion. Peut-être avons-nous peur de la conversion précisément parce que nous croyons qu'elle nous demande d'être parfaits et non d'être en chemin vers une perfection qui est la grâce de Dieu. Nous craignons d'être appelés à mourir plutôt qu'à vivre en plénitude. La conversion signifie marcher avec Jésus, le suivre, être avec lui, même si nous sommes toujours de pauvres pécheurs. Quoi de plus beau en ce monde ?!

C'est ainsi que saint Benoît demande aux frères ou sœurs de chaque monastère de rester unis. La *conversatio morum* nous unit sur le chemin de la conversion ; une unité qui n'est déjà parfaite que dans la charité de supporter avec patience et sans mépris l'imperfection des autres. Comme elle sera belle, la communauté qui ne prétendra pas être unie par la perfection mais par la conversion ! Car elle sera unie par la charité de la foi tendue dans l'espérance.

Pour tous les baptisés, la conversion signifie répondre à l'appel et à la mission de se laisser racheter en profondeur pour vivre comme des fils et des filles de Dieu qui transmettent à tous, fraternellement, la tendresse du Père.

Bon chemin de carême ! Et demandons les uns pour les autres, comme nous l'enseigne saint Benoît, la grâce de vivre ce temps d'attente de Pâques « dans la joie de l'Esprit Saint » (RB 49,6).



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist